

autour de lui sent la défaite. Dans le train de Trèves qui traverse le Luxembourg il rencontre un voyageur allemand et engage la conversation. Son interlocuteur lui fait observer cyniquement que le grand-duché n'a pas à se plaindre, car il n'a pas payé le prix du sang.

Il nous est arrivé assez de choses, lui répond-il. Vous nous avez humiliés et nous ne sommes plus les maîtres dans notre pays. Nous souffrons avec vous de la faim et qui peut prévoir ce qui tombera encore sur nos têtes ! Que nous nous plaignions plus que ceux-là, là-bas, je ne le conteste pas, mais eux, ils l'ont voulu. Ils sont partis en jubilant, ils n'ont pas le droit de se plaindre maintenant.

Ce qu'ils attendent, avec un mélange de crainte et d'espérance, c'est la retraite allemande. Ici nous sommes en pleine fiction. M. Erpelding imagine que les Luxembourgeois, après, avoir été submergés par les Allemands, les voient refluer en déroute. Mais on se bat dans le pays et la population civile est évacuée à mesure que les armées reculent. Il n'y a là rien d'in vraisemblable, car c'est précisément ce que l'on craignait, aussi bien dans le Luxembourg qu'en Belgique et en Alsace-Lorraine. Seule la stratégie du maréchal Foch a prévenu ce nouveau malheur. Au début de 1918, le romancier ne pouvait envisager un autre dénouement et il fait périr son héros, touché d'un éclat d'obus, au moment même où il s'apprête à éteindre l'incendie de sa maison.

Nous savions peu de choses du Luxembourg pendant la guerre. Grâce au poignant récit de M. Erpelding, nous voici renseignés sur l'état d'esprit de ces vaillantes populations qui, lors du récent plébiscite, nous ont témoigné un attachement qui était fait de gratitude et d'admiration.

MEMENTO. — Les théâtres en pays allemand font de nouveau preuve d'une certaine activité. La suppression de la censure a fait passer sur la scène quelques pièces politiques que l'ancien régime n'eût point tolérées, mais quelques tentatives purement artistiques valent également d'être signalées. On notera en passant le four retentissant de *la Femme sans ombre*, paroles de Hugo von Hofmannsthal, musique de Richard Strauss, à l'Opéra de Vienne (10 octobre). Le public viennois a assisté, vers la même époque, au « Volkstheater », à la première représentation d'un *Jérémie* de Stefan Zweig, qui, avec le *Geschlecht* de Fritz von Unruh et de l'*Antigone* de Hüsenclever, constitue une sorte de Triple Alliance du défaitisme dramatique. Le sujet biblique se prêtait à des rapprochements avec la période contemporaine. A Vienne encore et au

même théâtre (14 novembre), un auteur suisse, M. Kesser, a tenté une réhabilitation de *Messaline*, où Mme Ida Roland, une nouvelle étoile dont on vante le tempérament dramatique et le profil à la Sarah Bernhardt, a obtenu un vif succès. — Berlin de son côté a rendu hommage à un auteur révolutionnaire, condamné aux travaux forcés à l'occasion des troubles de Munich, M. Fritz Toller. Ce lyrique, égaré dans le bolchevisme, après s'être engagé aux débuts de la guerre (il fut blessé au Bois-le-Prêtre), a écrit un drame social en 5 « stations », *Die Wandlung*, que la « Berliner Tribune » a représenté avec succès le 30 septembre. Il y a là un mélange de symbolisme et de réalisme qui rappelle la facture de *Hannel Mattern*. Les fantômes qui s'agitent autour des fils de fer barbelés, la voix d'outre-tombe de la jeune fille violée à mort par les soldats, voilà des scènes symboliques qui produisirent un singulier effet sur les nerfs détraqués des habitants de la capitale.

HENRI ALBERT.

LETTRES NÉERLANDAISES

La dernière œuvre d'Is. Querido. — Sous une reliure luxueuse que Henk Meyer ornementa d'une façon sobre et pleine de goût, illustrée de dessins de Marius Bauer, le grand aquafortiste que ses évocations de l'Orient ont rendu célèbre, la dernière œuvre de Querido, parue chez Scheltens et Giltay, se range parmi les belles éditions de la librairie hollandaise, laquelle fut de tout temps réputée pour ses belles publications. Le titre : *De Oude Waereld. Het land van Zarathustra*, romantisch epos uit Oud-Perzie. *Koningen*. C'est un peu long pour un titre : *Le Vieux Monde. Le pays de Zarathustra*, épopée romantique de la Perse ancienne. *Les Rois*. « Le Vieux Monde » doit servir de titre collectif à une série d'ouvrages : c'est ce que l'auteur nous expose dans des pages explicatives qui, publiées à la suite du roman, prennent près de la moitié du volume. L'auteur a le projet de publier une série d'épopées en prose dont l'ensemble nous retracera les civilisations de l'Asie occidentale, de l'Afrique du Nord et de l'Europe méridionale. Quant au sous-titre : « les Rois », il semble indiquer que, dans son personnage de Darius Hystaspes, Is. Querido a dressé la figure synthétique des anciens potentats ; ou bien voudrait-il laisser entendre qu'un prochain volume nous présentera d'autres aspects encore du « pays de Zarathustra » que le palais de Suse et ses colonnades de marbre ?

Le roi Darius Hystaspes est assis dans sa salle de repos à la